

de vivre le plus rabelaisement possible, de ne pas faire de politique, de ne pas trop parler du comte de Paris, du prince Jérôme, du prince Victor, de Rochefort, de Louise Michel et de l'Allemagne, et tout ira bien. Vous verrez alors combien on fait tout ce que l'on veut dans la libre Angleterre.

Le général promet, et c'est grâce à cette promesse qu'il lui est permis de respirer en toute liberté la fumée de la cité de Londres.

Ce qui confirme ce que je dis ici, ce sont précisément les nouvelles que le câble nous transmet à propos de l'arrivée du général.

Plusieurs centaines de personnes attendaient à la gare de Charing Cross. En descendant de wagons, le général a été acclamé par les gens qui se trouvaient à l'intérieur de la station. Au dehors, les huées, les grognements et les coups de sifflet couvraient les acclamations.

Le général a reçu la visite de MM. Griffith et Welsh, ses cousins. Au cours d'une entrevue, il a dit qu'il était très satisfait de l'hospitalité anglaise et qu'il ne ferait rien qui puisse gêner les relations de l'Angleterre avec la France.

Vraiment, le brave général en a bien rabattu s'il est satisfait de cette réception !

Les Américains, gens pratique par dessus tout, ont vu dans toute cette affaire un moyen de faire de l'argent, beaucoup d'argent, et l'un d'eux a offert un million de francs au général Boulanger pour qu'il vienne faire des conférences aux Etats-Unis, et à défaut d'acceptation de sa part, la même offre sera faite à Henri Rochefort.

Le général — il a voyagé en Amérique et connu Barnum — a amené avec lui son fameux cheval noir, il l'enfourche tous les matins, se ballade dans Londres et s'en fait une réclame aussi vivante que sombre.

Pendant que cette indiscipliné s'agite, cherche à divorcer, organise une révolution et ne rêve que guerre civile et non la revanche, car il l'a dit carrément, le pioupiou français reste dans le rang, obéit à ses chefs, travaille et fait son devoir.

Boulanger ne produira rien, le pioupiou fera tout.

La date de ce premier numéro de la sixième année du MONDE ILLUSTRÉ éveille en moi un souvenir, un grand nom.

Il y aura demain 5 mai, soixante-huit ans que Napoléon Ier est mort, et cent vingt ans moins trois mois et dix jours se sont écoulés depuis sa naissance.

Ce souvenir m'a conduit à me demander ce que faisait le futur empereur il y a cent ans et je trouve quelques détails intéressants en feuillant l'ouvrage de M. de Coston, le plus complet et le plus intéressant sur la jeunesse de cet homme étonnant.

En 1789, simple lieutenant d'artillerie à Annonay, Napoléon pâle et maigre écrivait à sa mère :

« Je n'ai d'autre ressource ici que de travailler. Je ne m'habille que tous les huit jours, je ne dors que très peu depuis ma maladie : cela est incroyable. Je me couche à dix heures et je me lève à quatre heures du matin. Je ne fais qu'un repas par jour, à trois heures : cela me fait très bien à la santé. »

Cela lui faisait au contraire très mal à la santé, dit M. de Coston, car la maladie dont il parle, n'avait d'autre cause que le régime annihilant auquel il s'était soumis pendant l'hiver de 1788 à 1789.

Par besoins d'économie, par vertu, et comme pour tout essayer des choses humaines, Napoléon avait persuadé à deux de ses amis, Alexandre des Mazis et un autre dont l'histoire n'a pas conservé le nom, que l'homme pouvait ne vivre qu'avec du lait et du pain : principe animal et principe végétal. Les deux amis s'étaient laissés convaincre, et l'on se réunissait pour ce copieux repas dans la chambre du jeune Bonaparte. Seulement pour que l'esprit ne fut pas complètement déshérité de ce festin du corps, il avait été convenu que chacun à son tour y apporterait un conte en prose, qu'on lirait après qu'ils appelaient par hyperbole le *dîner*, Napoléon fournissait son contingent avec une exactitude militaire ; ses récits étaient toujours bizarres et roulaient sur quelque aventure romanesque et tragique. Mais ces agapes fraternelles, bonnes au cœur, étaient mauvaises à l'estomac ; et c'était en ne vi-

vant que de lait que Napoléon était tombé dans un état d'anémie dont un seul repas par jour ne pouvait guère le tirer. Il fut traité par M. Bienvelot, chirurgien major du régiment d'artillerie de La Fère, lequel l'était encore sous le Consulat, dans le même régiment, lorsque le 4 juin 1802, Bonaparte, premier Consul, passa la revue au Champ-de-Mars. L'ancien officier de la Fère reconnut son médecin, et lui dit :

— Eh bien, mon vieux Bienvelot, êtes-vous toujours aussi original ?

— Pas tant que vous, citoyen premier Consul, qui ne faites rien comme les autres et que personne jusqu'ici n'a encore pu imiter ?

Le Dr Bienvelot le mit au régime de la viande et du vin, et le jeune officier s'en trouva mieux.

Eh bien ! mes amis, y a-t-il parmi vous beaucoup de jeunes gens de vingt ans qui travaillent de quatre heures du matin à dix heures du soir et ne font qu'un seul repas par jour ?

Non, tant mieux, je ne vous en blâme pas, car l'excès ne vaut rien, mais j'ai tenu à vous citer cette anecdote tant à cause de sa date que de son intérêt.

Cette date du 5 mai évoque aussi le souvenir d'un événement bien grave, l'assemblée des Etats Généraux du 5 mai 1789, qui eut des conséquences si graves.

Ce fut dans cette journée célèbre qu'eut lieu un incident caractéristique :

Quand le roi eut achevé son discours et qu'il se fut couvert, les membres du clergé et de la noblesse se couvrirent également, suivant la coutume. La plupart des députés du tiers en firent autant. Un frémissement d'indignation parcourut les rangs des deux ordres privilégiés. Le roi alors se détournant, n'osant repousser et ne voulant pas autoriser l'égalité dont s'emparait résolument le tiers.

Mais je ne vais pas plus loin, le terrain est trop brûlant, car un mot peut froisser bien des susceptibilités, attendu qu'il pourrait s'interpréter de différentes manières, mais je ne crois pas mentir en disant que tout allait bien mal en France en 1789.

Leon Tichou



DEUX FORTUNES

Laquelle vaut mieux ? Vous allez en juger vous-mêmes lorsque je vous les aurai présentées.

L'une est une très grande dame et elle s'appelle : l'Argent.

Elle est accompagnée de toutes les splendeurs de la terre ; on l'entoure de considérations, et peut-être plus encore de flatteries et d'adulations. Mais on ne les devine pas, et elles sont accueillies comme des amis sincères auxquelles on fait toujours fête... Elle donne toutes les jouissances que peut éprouver la vie, plaisirs sensuels et satisfactions morales... Autour d'elles marchent les foules avides, désireuses d'avoir une part dans ses sourires et tendent des mains qui s'accrochent aux lambeaux qu'elle laisse traîner autour d'elle.

On l'appelle la Fortune, et tous la désirent et font pour la posséder : abnégation de leur dignité toujours, de leur bonheur souvent...

L'autre est plus simple et plus modeste ; elle ne s'appelle point la fortune, mais on la nomme la valeur personnelle. Peu de gens semblent la comprendre et la chercher d'abord, mais, lorsqu'on la connaît, elle prend une telle supériorité sur sa rivale, qu'il n'y a que ceux qui ne veulent pas ouvrir les yeux qui ne s'aperçoivent pas de l'éclat dont elle brille. Hélas ! ils ne sont que trop nombreux ceux qui veulent tenir leurs yeux fermés ! Et, quoiqu'ils soient les vrais fous, ce sont eux qui donnent cette épithète aux autres.

La première est la fortune qui ne fait pas partie de celui qui la possède ; c'est une glu qui ne peut s'accrocher à tous ceux qui l'approchent, sans que l'on ait besoin d'autre préoccupation que de mettre la main dessus : mais, par la même raison, elle peut abandonner son possesseur actuel, pour un autre auquel elle s'attachera le lendemain... Cette fortune là n'a pas de véritable maître ; elle est toujours à celui qui, en passant, saura le mieux la saisir.

La seconde ne peut ni se voler ni être détruite. Elle est inhérente à l'être qui la possède ; elle fait un avec lui et n'a de valeur que par lui-même. Et, avec elle, il ne peut jamais être véritablement malheureux.

Laquelle des deux fortunes pensez-vous qu'il soit sage de choisir ?

Et cependant, il se trouve dans le monde des milliers de gens qui préfèrent la plus brillante, celle qui appartient au premier occupant et que tout le monde peut lui prendre.

C'est que, pour bien comprendre la valeur de la seconde, il faut peut-être déjà la posséder.

Et, si nous nous trompons dans le choix que nous faisons pour nous-mêmes, combien plus nous trompons-nous en ce qui concerne les autres.

Essayons de le démontrer par un exemple qui se rencontre chaque jour sur notre route.

Voici un homme honorable et bon qui désire choisir une compagne pour le reste de sa vie. Elle devra être la directrice de la maison, la mère de ses enfants, sa conseillère et son guide parfois dans les luttes pénibles de l'existence, mais, guidé par cette lutte même qui lui montre des difficultés à chaque pas, il comprend qu'il doit chercher, avec la femme qui partagera sa vie, la première des fortunes dont nous avons parlé, comme un allègement au poids quelquefois lourd que peut lui apporter une nouvelle famille.

Et, sans connaître cette jeune fille à laquelle il va confier le soin de son bonheur, il n'a qu'une seule pensée et un seul désir : épouser une femme riche !

Frappe-t-il ainsi à la bonne porte et rencontre-t-il cette fortune qu'il désire ?

Sait-il quelles seront les exigences qu'une grosse dot apportera avec elle chez celle dont il aura fait sa femme ?

Il y avait, dans une comédie restée justement célèbre, la *Famille Benoiton*, une situation qui rendait cette pensée d'une façon saisissante : c'est celle où Marthe, la fille de Benoiton, mariée, dit avec une naïveté sincère à son mari, qui lui faisait des observations sur le chiffre de ses dépenses :

— Mais, mon ami, que pouvez-vous trouver là d'extraordinaire ? En quoi suis-je coupable ? Je vous ai apporté dix mille piastres, j'ai bien le droit d'en dépenser le revenu pour ma toilette.

Voilà ce qu'est, en général, la première fortune ; un chiffre et un revenu.

Si, au lieu de n'avoir apporté qu'une dot en argent en se mettant en ménage, Marthe y avait joint une valeur personnelle représentée par la bonté, l'amabilité, la capacité, elle aurait pu largement les dépenser, capital et intérêt, sans appauvrir sa maison et sa fortune.

Comme celle du mari, et dans un autre genre, la capacité de la femme est la vraie fortune de la famille ; c'est elle qui la maintient et la fait durer lorsque le travail du mari la crée.

Nous devons donc conclure que la seconde fortune est supérieure à la première.

Cette réflexion peut paraître bien paradoxale et bien étrange ; mais, quoique l'on en puisse penser, je préférerais toujours les mœurs des pays où la femme n'est pas obligée d'acheter un mari.

Elle prend alors l'obligation, ne pouvant lui apporter la première fortune, de conquérir la seconde qui, seule, lui donnera aux yeux de tous la vraie valeur, celle que ne sauraient détruire ni un coup de vent ni un coup de bourse.

CATHERINE PARR

Il ne faut jamais chercher à vouloir se faire confier le secret d'un ami, car malgré toute la fidélité avec laquelle on l'aura conservé, il surgira mille choses qui porteront à soupçonner qu'on l'aura trahi.